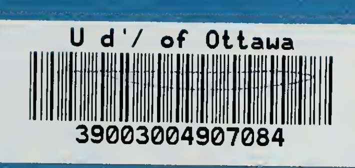

U d'/ of Ottawa
39003004907084



Respectueux hommage

E. Delaur

Capitaine E. DECAZES

CHRISTOPHE COLOMB

ET LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE

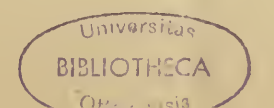


ROUEN

IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD

Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

1892



Extrait du Bulletin de la Société normande de Géographie

(4e Cahier de 1892)

CHRISTOPHE COLOMB

ET LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE

La plus grande des erreurs a conduit les hommes à la plus grande des découvertes : Christophe Colomb n'a pas eu un seul moment l'idée de rencontrer un nouveau monde, et il est mort sans soupçonner avoir découvert ce que nous appelons l'Amérique. Ce qu'il voulut trouver, ce qu'il chercha avec une intelligence, une persévérance, une force de volonté et un courage admirables, ce fut la route qui devait, selon lui, conduire des côtes occidentales de l'Europe, à travers l'Océan Atlantique, aux côtes orientales de l'Asie, qu'il appela toujours l'Inde. En un mot, il ne fut jamais préoccupé, suivant ses propres expressions, « que de chercher l'Orient par l'Occident, et de passer par la voie de l'Ouest à la terre où naissent les épices. »

Or, cette idée n'était pas nouvelle, elle venait de l'antiquité et se confirmait de plus en plus, par l'étude, dans quelques esprits supérieurs. Colomb l'approfondit en se servant de toutes les connaissances qu'il avait acquises, et de tous les renseignements dont il put s'entourer. Lorsqu'il fut profondément convaincu de sa réalisation il mit à son service ses hautes facultés pour la mener à bonne fin, ne se laissant abattre ni par le dédain, ni par la misère, ni par les haines qu'il souleva autour de lui.

Les anciens croyaient que les extrémités de l'Asie orientale étaient beaucoup moins éloignées qu'elles ne le sont des extrémités occidentales de l'Europe. Ils pensaient que les îles Canaries, si voisines de l'Espagne, n'étaient qu'à 135 degrés des côtes de la Chine; qu'il suffisait d'en parcourir 115 pour arriver à l'île de Cipango (le Japon); qu'il n'y avait donc qu'une distance de 2,000 lieues à franchir pour atteindre la Chine.

L'astrolabe, dont nous avons fait depuis le quart de cercle moderne, venait de révolutionner la navigation : au lieu de cotoyer les rivages comme les anciens, les marins pouvaient s'aventurer hardiment sur des mers

inconnues, certains, s'ils ne rencontraient pas de port lointain, de pouvoir toujours retrouver leur route, à l'aide de l'astrolabe et de la boussole.

Le grand projet qui amena les découvertes géographiques de 1492, à la surprise et à l'admiration de toute l'Europe, était, dès 1474, un sujet d'études sérieuses en Italie et en Portugal. L'imagination populaire s'en était elle-même emparée, car, à côté des démonstrations cosmographiques, seulement à la portée de quelques hommes éclairés, il y avait des indications et presque des preuves matérielles qui impressionnaient les esprits les moins cultivés.

Ainsi, les habitants des Açores et des Canaries disaient avoir entrevu des îles éloignées dans l'Océan. C'étaient-là des illusions; mais ces erreurs des sens étaient encouragées par des faits très sérieux. On avait trouvé, à 450 lieues du cap Saint-Vincent, une sculpture en bois, travaillé sans l'aide d'aucun instrument de fer. Pedro Correa, beau-frère de Colomb, avait vu, auprès de Madère, une autre pièce de bois sculpté venant de l'ouest; on avait également vu dans les mêmes parages des roseaux d'une dimension extraordinaire. Les habitants des Açores trouvaient sur le littoral de leurs îles, lorsque le vent soufflait de l'ouest, des troncs d'arbre d'une espèce inconnue. Enfin, sur les bords de l'île des Flores, on avait trouvé deux cadavres dont les traits différaient entièrement de ceux des européens et des africains.

Cependant, au milieu de tant d'hommes savants, enthousiastes, aventureux ou avides de gloire et de richesse, tous également préoccupés de la découverte d'une route conduisant aux pays merveilleux des Indes, Colomb seul se dévoua exclusivement à cette pensée. Il lui fallait, pour la réaliser, de l'argent et l'appui d'un gouvernement; il avait déjà trente ans passés lorsque cette idée surgit dans son cerveau, et il ne se doutait pas qu'il lui faudrait en attendre la réalisation pendant de longues années encore. On lui a longtemps contesté le mérite d'avoir le premier abordé le Nouveau-Monde. Il est indiscutable, en effet, que plusieurs points de l'Amérique ont été abordés au nord par les Normands-Scandinaves et par Sébastien Cabot; on dit même que les Normands de Dieppe et de Honfleur étaient allés au Brésil, mais aucune conséquence importante n'était résulté de ces entreprises partielles. Les discussions, les travaux critiques qui ont donné avec précision la part de chacun, dans la plus grande découverte géographique des temps anciens et modernes, n'ont pas diminué les droits de ce grand homme à la reconnaissance du monde. Il reste éminent, admi-

rable, et sa supériorité intellectuelle éclate dans le récit de ses actions qu'il a tracé lui-même. Je vais vous les résumer aussi brièvement que possible, le cadre d'une causerie, forcément limité, ne me permettant pas de suivre de très près une vie aussi agitée que le fut celle de Colomb.

Au printemps de l'année 1471, deux voyageurs suivaient un étroit chemin conduisant du petit port de Palos, en Andalousie, au couvent de Sainte-Marie de la Rábida. L'un était un homme à peine parvenu au milieu de la vie, grand, robuste, la physionomie ouverte, l'air noble et gracieux, le regard doux. Ses cheveux primitivement blonds laissaient apercevoir sur les tempes de ces mèches blanches que hâtent le travail de l'esprit et les malheurs de l'existence. L'autre était un enfant de huit à dix ans : ses traits déjà mûris par une précoce expérience de la vie avaient une grande ressemblance avec ceux de l'homme et révélaient une étroite parenté.

A cette époque les couvents de franciscains étaient les hôtelleries des voyageurs pédestres, à qui la misère interdisait d'aborder d'autres asiles. Les deux étrangers, la sueur au front, les habits souillés de poussière, s'arrêtèrent, s'assirent à l'ombre d'un portique du monastère, et demandèrent l'hospitalité aux moines. Ceux-ci intéressés par l'air noble du voyageur contrastant avec la pauvreté de son apparence et charmés de la grâce de l'enfant, allèrent informer le prieur de l'arrivée de ces deux étrangers.

Ce prieur du couvent de la Rábida était Jean Perez de Marchena, ancien confesseur de la reine Isabelle, qui régnait alors avec Ferdinand sur l'Espagne. Sous son rude costume de franciscain, le Père Marchena cachait un cœur jeune, enthousiaste et patriote : il était versé dans les sciences géographiques, et plus d'une fois, lorsque des fenêtres de son couvent ses yeux se perdaient sur le vaste Océan, il s'était demandé si au-delà il n'y avait pas autre chose que la Ténébreuse mer, comme l'appelaient les Arabes. Ses connaissances théoriques, ses relations avec les marins de Palos l'avaient mis très au courant des voyages des Portugais à la côte occidentale d'Afrique, de leurs découvertes des Açores et des îles du Cap-Vert.

Le prieur descendit, salua l'inconnu, caressa l'enfant et s'informa avec bienveillance des raisons qui les faisaient voyager à pied à travers l'Espagne, et emprunter l'humble toit d'un monastère isolé. L'étranger raconta sa vie et déroula ses immenses pensées au moine attentif.

Il s'appelait Christophe Colomb, il était le fils d'un cardeur de laines, de Gênes, profession alors libérale et presque noble. Il était né en 1446.

Son père, homme éclairé, l'avait envoyé à Pavie étudier la géométrie, la géographie, l'astronomie et la navigation. A quatorze ans il savait tout ce que l'on enseignait dans ces écoles, et il revint à Gênes dans sa famille. Il avait navigué pendant plusieurs années sur des navires de commerce et de guerre; il était monté sur les vaisseaux que Gênes prêta au duc d'Anjou pour conquérir Naples, et sur ceux que le roi de Naples avait envoyé attaquer Tunis. Dans l'intervalle de ses expéditions il dessinait, gravait et vendait des cartes marines; ce commerce suffisait à peine à son existence, et déjà son esprit et ses sens, continuellement fixés sur les astres et sur les mers, poursuivaient un but entrevu par lui seul.

Un naufrage, à la suite d'un combat naval, l'avait fixé en Portugal. C'était un séjour qui convenait à ses inclinations : il espérait y trouver une occasion de s'élancer à son gré sur l'Océan. Il n'y trouva qu'un travail ingrat, l'obscurité et l'amour. Il s'éprit de la fille d'un noble italien, au service du Portugal, dona Felipa de Perestrello. Sans parents et sans fortune, sur une terre étrangère, ils se marièrent, et, pour nourrir sa belle-mère et sa femme, il continua à faire des cartes et des globes recherchés à cause de leur perfection par les navigateurs portugais.

Un fameux géographe de Florence, Toscanelli, avec lequel il était en correspondance suivie, encouragea les idées en germe dans son cerveau; il lui semblait, lorsqu'il pointait ses cartes et qu'il maniait ses globes, qu'un trop grand vide existait au milieu de l'Atlantique. Des histoires merveilleuses rapportées par les marins qu'il fréquentait, revenant de lointaines expéditions, parlaient à son imagination. Les îles merveilleuses entrevues du sommet des Açores et disparaissant lorsque de téméraires pilotes s'en approchaient; les récits du voyageur vénitien Marco Polo, regardés alors comme des fables et racontant les merveilles de la Tartarie, des Indes et de la Chine que l'on supposait être prolongés là où en réalité s'étendent les deux Amériques, tout cela l'encourageait à croire qu'à l'extrémité de l'Atlantique il trouverait, non un continent nouveau, mais le continent perdu d'où Salomon tirait ses richesses, l'Ophir de la Bible. Il croyait, avec les géographes arabes, que la terre était ronde et qu'on en pouvait faire le tour, mais il la croyait moins vaste qu'elle n'est en réalité, et que l'étendue de mer à parcourir pour arriver aux Indes inconnues était moins immense que les gens ne le pensaient.

Les indices flottant à la suite de tempêtes attestaient que d'autres terres existaient; seulement il était convaincu qu'elles étaient un prolongement

de l'Asie, et qu'en s'élançant droit devant lui, vers l'ouest, il atteindrait directement les Indes. Il sollicita une audience du roi de Portugal, Jean II, prince éclairé et intelligent, qui l'écouta avec intérêt et chargea un conseil, composé de savants et de politiques, d'examiner ses propositions et de lui faire un rapport sur les probabilités de cette entreprise.

Ce conseil, composé du confesseur du roi et de quelques géographes, tous imbus des préjugés vulgaires, déclara son projet contraire à toutes les lois de la physique et de la religion.

Il en appela de ce jugement avec la permission du roi ; un second conseil fut assemblé et, par une perfidie ignorée du souverain, ses membres confièrent les plans de Colomb à un pilote qu'ils firent partir secrètement pour tenter, à son insu, la route qu'il indiquait vers l'Asie. Ce marin navigua quelques jours au-delà des Açores, revint épouvanté de l'immensité de l'espace qu'il avait entrevu, et confirma le conseil dans le mépris des conjectures de Colomb.

Pendant ce temps, sa femme était morte. Sa position négligée par la perspective de ses découvertes était ruinée ; ses créanciers saisissaient ses cartes et ses globes ; son âge mûr avançait, son enfant grandissait, la misère frappait à sa porte. Il partit de Lisbonne à pied, sans autres ressources que l'hospitalité sur sa route, et tantôt tenant son fils par la main, tantôt le portant sur ses épaules, il entra en Espagne, décidé à offrir à Ferdinand et à Isabelle cet empire ou ce continent refusé par le Portugal.

C'était en poursuivant ce long pèlerinage, vers le séjour mobile de la cour espagnole, qu'il avait rencontré sur sa route le monastère de la Rábida. Il devait, de là, se rendre à Huerta, dans l'Andalousie, où habitait un frère de sa femme afin de lui confier son fils Diégo, et d'aller seul subir les lenteurs et les incrédulités de la cour des rois d'Espagne.

Le supérieur de la Rábida avait écouté le récit de cet homme qui lui paraissait si supérieur à sa fortune, d'abord ému de pitié et bientôt après d'enthousiasme et de conviction. C'est ainsi que dans un couvent de franciscains fut accueillie sans incrédulité, pour la première fois, la plus grande idée qui, depuis le Christ, eut germé dans une cervelle humaine. Toute grande vérité commence par un secret entre amis, avant d'éclater à haute voix dans le monde.

Un homme éminent, ami du prieur, le médecin Fernandez, et un pilote consommé de Palos, Pierre de Velasco, vinrent, sur l'invitation du moine,

causer avec son nouvel hôte. Ils entrèrent avec chaleur dans les idées de Colomb, et ces amis conquis à ses convictions lui furent peut-être plus chers que les applaudissements de l'Espagne quand le succès eut couronné ses prévisions, car ils avaient cru sur la foi de ses paroles quand les autres ne devaient croire que sur la foi de ses découvertes accomplies.

Colomb, sur l'invitation de son nouvel ami, passa quelque temps dans son couvent; puis, son hôte lui ayant proposé de garder son fils pendant qu'il irait à la cour exposer ses projets, il partit, libre de préoccupation pour Cordoue où se trouvait le roi, avec une lettre d'introduction auprès de Fernand de Talavera, supérieur du monastère de Prado, homme de mérite et de vertu, confesseur de la reine, devant qui toutes les portes s'ouvraient dans le palais. Colomb s'acheminait vers Cordoue avec cette confiance dans le succès qui semble être l'étoile du génie. Hélas! cette étoile ne devait pas tarder à se voiler, car le confesseur de la reine par indifférence ou par dédain, trompa complètement l'espoir que Colomb et le prieur avaient mis en lui : ni le roi ni la reine n'entendirent parler de ses projets. Ne voulant pas s'éloigner de la cour, obstiné comme la certitude qui attend son heure, il se remit, pour vivre, à faire des cartes et des globes et resta plusieurs années dans sa misère, son obscurité et ses espérances trompées. Il aima et fut aimé pendant ces années de dures épreuves et de ces mystérieuses amours lui naquit un second fils, Fernando, qu'il éleva avec autant de tendresse que son autre fils Diégo.

Cependant son commerce scientifique le rapprochait quelquefois de personnages distingués que ses entretiens impressionnaient et qui devinrent ses amis. L'histoire a conservé leurs noms pour les associer à la reconnaissance du monde. Ils s'appelaient : Alonzo de Quintanilla, Géraldini, précepteur des fils d'Isabelle, Antonio Géraldini, nonce du pape à la cour, et enfin Mendoza, archevêque de Tolède et cardinal, homme d'un tel crédit qu'il était appelé le troisième roi d'Espagne. Celui-ci, séduit par le système et charmé par l'homme, avait été d'abord effrayé de ces nouveautés géographiques qui semblaient contredire les assertions de la Bible sur le mécanisme céleste : il obtint des souverains une audience pour son protégé. Ferdinand l'écouta avec gravité, Isabelle avec enthousiasme. Au premier regard elle conçut pour cet homme une admiration fanatique qui ne se démentit ni devant les indifférents, ni devant les ennemis, ni devant les revers; elle crut en lui dès le premier jour, et la vérité dont il allait doter son siècle fut reçue et couvée dans le cœur d'une femme dont le nom

illustre résonnait depuis le Tage jusqu'aux déserts africains comme celui de la plus grande reine dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Le roi, après avoir entendu Colomb, chargea le prieur de Prado d'assembler un conseil composé des hommes les plus versés dans les sciences divines et humaines. A cette époque la civilisation étant dans le sanctuaire presque tous ses membres étaient des prêtres ou des moines.

La première fois que Colomb comparut devant ces prétendus savants, convaincus d'avance de son imposture, ils le prirent pour un fou ou un orgueilleux, cherchant à exploiter des chimères. Ils le confondirent par des citations de la Bible, des prophètes, des spsaumes, disant que Dieu avait étendu le ciel sur la terre comme une tente, et que, par conséquent, la terre devait être plate; Colomb y perdit son éloquence, malgré l'appui que lui prêta Diégo de Deza, dominicain, qui devint plus tard archevêque de Tolède.

Les conférences ne donnèrent aucun résultat et les rois d'Espagne ayant entrepris une nouvelle guerre contre les Maures de Grenade, Colomb attristé, éconduit, méprisé, suivit la cour de campement en campement, attendant son heure au milieu du tumulte des armes. Ainsi passaient les années. Malgré les offres que lui faisaient les rois de France, d'Angleterre et de Portugal, il s'obstinait à rester en Espagne, retenu par sa reconnaissance pour Isabelle et par l'amour qui consolait sa vie. La paix qui suivit la prise de Grenade ne changea pas l'obstination des moines à repousser ses idées comme une impiété de la science. Ruiné de fortune, abattu d'espérance, épuisé d'attente, il résolut de porter ses idées au roi de France. Avant de partir, il alla chez son vieil ami Marchena, au couvent de la Rábida, pour lui dire adieu et y reprendre son fils. Le prieur plein de foi dans l'avenir des découvertes de son protégé, envoya chercher le médecin Fernandez, l'ancien confident des projets de Colomb, Alonzo Pinzon, riche navigateur de Palos, et Sébastien Rodriguez, pilote consommé de Lépi. Ceux-ci, fanatisés par ses paroles, le supplièrent de rester, de tenter encore la fortune et de conserver à l'Espagne la gloire d'une entreprise unique dans l'histoire.

Pinzon promit de l'argent et des vaisseaux ; de nouvelles démarches furent tentées auprès de la cour. Elles allaient aboutir, lorsque les exigences de Colomb qui demandait le titre d'amiral, la vice-royauté des terres qu'il découvrirait et la dîme à perpétuité pour lui et pour ses descendants de tous les revenus de ces possessions, firent encore reculer la cour d'Espagne.

Enfin, après dix-huit années de misère, de combats et d'incertitudes, le 18 avril 1492, Isabelle, indignée contre ses commissaires qui, disait-elle, marchandaient avec Dieu le prix d'un empire, signa un traité avec le pauvre aventurier. On assigna à Colomb le petit port de Palos pour centre d'organisation de son expédition et pour point de départ de son escadre, composée de trois caravelles : la *Santa-Maria*, sur laquelle il arbora son pavillon d'amiral d'océans ignorés et de vice-roi de terres inconnues : la *Pinta*, commandée par Martin Alonzo Pinzon, et la *Niña* sous les ordres de Vincent Yanez.

Le vendredi 3 août 1492, au point du jour, Colomb monta sur son vaisseau et donna l'ordre de lever l'ancre. Les commandements des officiers, les sifflets des maîtres, éveillèrent les riverains, et bientôt le cri : « Ils partent! ils partent! résonna d'un bout à l'autre de Palos. Ce fut un moment d'angoisse et de douleur incomparable : les mères, les épouses, les enfants couraient à la plage, baignés de larmes, et tous se précipitaient dans les embarcations pour entourer les caravelles et dire un dernier adieu à ceux qu'ils croyaient ne revoir jamais. Alors Colomb, saluant la multitude et envoyant un dernier regard à son ami Jean Perez, donna l'ordre de hisser les voiles au nom de Jésus-Christ, et quelques heures après les navires disparaissaient dans le bleu de l'horizon.

La brise d'Europe les poussa vers les Canaries, dernière halte dans le monde connu. Tout en rendant grâce à Dieu de l'heureux commencement de son voyage, Colomb eut désiré qu'un vent impétueux l'emportât hors des parages explorés, car dans les entreprises suprêmes, il ne faut pas donner aux hommes le temps de la réflexion et les occasions du repentir. Cependant le gouvernail de *La Pinta* s'étant cassé, il lui fallut perdre trois semaines dans ces îles pour réparer ce navire. Il y renouvela ses provisions d'eau et de vivres, ses bâtiments étroits et sans pont ne lui permettant pas d'emporter de grands approvisionnements.

Bientôt la mer commença à montrer des présages ; des plantes inconnues flottaient fréquemment sur les lames : les unes étaient des plantes marines qui ne croissent que sur les bas-fonds voisins des rivages ; les autres, des plantes saxillaires que les flots n'enlèvent qu'aux rochers ; quelques-unes, fraîchement détachées de leurs racines, conservaient toute leur verdure ; l'une d'elles portait un crabe vivant, navigateur embarqué sur une touffe d'herbe. Bientôt ils entrèrent dans ce que nous appelons aujourd'hui la mer

des Sargasses. Le cri de « terre ! » était sur toutes les lèvres, mais Colomb ne se croyait qu'à 300 lieues de Ténériffe, et dans ses conjectures il ne trouverait la terre qu'il cherchait qu'à 700 ou 800 lieues plus loin. Cette terre, cependant, les marins de Colomb croyaient à chaque instant l'apercevoir; une fois même le commandant de *La Pinta* cria : « terre ! » avec une telle conviction que tous, comme lui, crurent la voir, et qu'une hymne d'allégresse partit des cœurs reconnaissants pour monter jusqu'à Dieu. Mais le lendemain matin, la terre imaginaire de Pinzon s'était évanouie avec la brume de la nuit. Ainsi ils allaient plongeant toujours plus avant dans l'inconnu. La constance des vents alizés soufflant toujours dans la même direction portait le trouble dans leurs esprits, et leur faisait craindre que, pour le retour, ils ne fussent un obstacle insurmontable ; les calmes de la ligne les jetaient dans la consternation, les courants qu'ils ne pouvaient surmonter, faute de vent, devaient les jeter dans les abîmes. Colomb, comme un guide cherchant sa route à travers ces mystères de l'Océan, paraissait comprendre ce qui l'étonnait lui-même, afin de calmer les frayeurs des matelots. Ceux-ci se groupaient sombres et menaçants au pied des mâts, parlant de forcer les pilotes à virer de bord, de jeter l'amiral à la mer, cet homme qui les menait à une mort certaine.

Le 7 octobre, la *Niña* qui marchait à l'avant-garde tira un coup de canon pour signaler la terre aux deux autres vaisseaux. En approchant, ils reconnurent que son équipage avait été trompé par un mirage. Le vent, en l'emportant dans les airs, dissipa leur courte joie. Les reproches recommencèrent à éclater. Ce n'étaient plus seulement leurs fatigues et leurs divisions que les équipages imputaient à leur guide, c'était leur vie sacrifiée sans espoir : le pain et l'eau allaient manquer !

Colomb lui-même déconcerté par cette immensité abandonna sa route idéale, et suivit deux jours et deux nuits le vol des oiseaux, pilotes célestes envoyés au moment où la science humaine défaillait en lui. Mais les oiseaux eux-mêmes trompèrent ses prévisions. Tous crurent à l'infini des eaux : le désespoir se changea en fureur, les murmures devinrent des clameurs : Colomb, pour les calmer, fit le serment, bien téméraire, que si dans le cours du troisième soleil la terre n'était pas visible à l'horizon, il se rendrait à leurs instances et les ramènerait en Europe. Ses matelots lui accordèrent à regret ces trois jours.

Dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, vers deux heures du matin, un éclair déchira les ombres de la nuit et un coup de canon retentit à bord de

La Pinta qui marchait devant les autres caravelles. Terre! crièrent d'une voix stridente les matelots, et Colomb levant au ciel ses bras reconnaissants entonna en pleurant le *Te Deum laudamus*, que tout son équipage répéta avec lui. Les voiles furent serrées en attendant le jour, les uniformes de gala furent préparés, et les équipages vinrent présenter l'hommage de leur admiration à l'homme que quelques heures avant ils traitaient d'imposteur.

Avec une désespérante lenteur le jour vint enfin. Les premières lueurs de l'aube firent peu à peu sortir des brumes de la nuit les côtes basses d'une île s'élevant en amphithéâtre jusqu'au sommet de collines couvertes d'une sombre végétation contrastant avec la limpidité du ciel. On entrevoyait des habitations en forme de ruche couvertes de feuillages desséchés; des formes humaines se glissaient entre les arbres et témoignaient par leurs gestes autant de crainte que d'étonnement.

Colomb, après avoir admiré ces rivages de la terre si souvent entrevue dans ses calculs, se revêtit de ses insignes d'amiral et de vice-roi, et prenant dans sa main droite le drapeau de l'Espagne, il descendit dans sa chaloupe. En touchant la terre, il tomba à genoux et pleura. Larmes de joie pour Colomb, larmes de deuil pour cette terre vierge où les étrangers apportaient avec leur science la dévastation et la mort. Cette île, que les indigènes appelaient Guanahani, fut nommée San-Salvador par l'amiral.

Le 14 octobre, les caravelles quittaient San-Salvador, emmenant sept indigènes pour leur servir d'interprètes, ou plutôt pour donner confiance aux gens des pays qu'ils rencontreraient.

Elles relâchèrent successivement devant La Conception, Fernandine et Isabelle. Le 28 octobre elles touchaient à Cuba, et Colomb donnait à cette terre le nom de Juana, en l'honneur du prince héritier d'Espagne. Il essaya d'en faire le tour; mais il dut y renoncer et ne sut pas si c'était une île ou un continent.

Pendant que l'exploration des îles qui forment l'archipel de Bahama se poursuivait, Martin Alonzo Pinzon se sépara de Colomb avec *La Pinta* qu'il commandait, sans doute pour atteindre le premier l'île, où, d'après les rapports des indigènes, l'or se trouvait en grandes quantités. Cet homme était jaloux de l'autorité de Colomb, étant plus riche que lui et propriétaire d'une ou de deux des caravelles, il ne se considérait pas comme soumis ou comme inférieur au pauvre génois, si subitement élevé au rang d'amiral.

Le 5 décembre, on découvrit une très grande île que les indiens appelaient Bohio, et que Colomb nomma l'île Espagnole, aujourd'hui

Haïti. Cette nouvelle terre apparut riante, féconde, grande et merveilleuse, comme celle qu'il cherchait à travers tant de périls et à une si grande distance de sa patrie.

Les habitants étaient nombreux, forts, heureux et d'apparence harmonieuse ; les champs étaient bien cultivés, leurs cases élégantes, les mœurs douces et leur gouvernement simple comme leurs idées.

En cherchant à pénétrer successivement dans les anses et les embouchures des fleuves, la *Santa-Maria* échoua pendant le sommeil de l'amiral. Son énergie sauva encore, non le navire, mais ses compagnons. Il dut faire construire un radeau et aborder, en naufragé, cette même côte où il venait d'arriver en conquérant. Il y fut rejoint par la *Niña*, seul navire qui lui restât. Les indigènes offrirent aux étrangers tout ce qu'ils possédaient et quelques ornements d'or. La vue de ce métal, rappela les Européens à toutes leurs convoitises, et Colomb, ne doutant plus qu'il avait découvert la source des richesses de Salomon, se disposa à retourner en Espagne afin d'y annoncer son triomphe. Il construisit un fort dans cette île et y laissa quarante homme, sous les ordres de Pedro de Araña.

En cotoyant les contours de Haïti, il rencontra son infidèle compagnon, Alonzo Pinzon, qui s'efforça d'expliquer, et en même temps d'excuser son absence. Colomb feignit de se contenter de ses explications, ne voulant soulever aucune discussion au cours de son expédition.

Le vendredi 15 mars 1493, la caravelle de Colomb rentrait dans le port de Palos, après avoir essuyé de fortes tempêtes, pendant lesquelles la *Pinta*, que commandait Alonzo Pinzo, disparut. L'amiral fut reçu avec le plus grand enthousiasme ; tous les travaux furent interrompus, et quand Colomb descendit de son navire, le mouvement unanime et spontané de la foule fut de l'accompagner en procession à l'église pour y remercier, avec lui, la bonté divine qui avait permis d'accomplir un si grand miracle. Le soir de cette même journée, la caravelle *La Pinta* fit aussi son entrée à Palos. Elle avait été jetée par la tempête dans le golfe de Gascogne et avait dû se réfugier à Bayonne. On dit que de ce port, Pinzon s'était empressé d'écrire au roi et à la reine d'Espagne une missive dans laquelle il s'attribuait en grande partie l'honneur de la découverte des nouvelles possessions. Il espérait arriver avant Colomb, mais lorsqu'il vit que *La Niña* était arrivée à Palos avant lui, et qu'il dût assister au triomphe de l'amiral, il fut pris d'un immense chagrin dont il mourut peu de jours après. Cet homme, auquel il faut rendre justice, était doué de qualités supérieures ; il avait

eu foi en Colomb, l'avait aidé de son argent et de son influence, il avait partagé ses périls, il avait droit de partager les honneurs de la découverte; Colomb, dans cette circonstance, a oublié d'être juste.

Ce voyage, le plus célèbre de tous, avait duré environ deux cent vingt jours. Les familles de Palos, qui avaient des parents sur les caravelles de Colomb, n'espéraient plus leur retour, et la réflexion avait encore exagéré ses craintes, l'Océan, que les Arabes appelaient « la Mer Ténébreuse, » ne s'offrant aux imaginations que comme un abîme sans limites. Mais dès que la population apprit que c'était bien la *Niña* qui rentrait dans le port, et que le bruit se répandit que vraiment des terres inconnues venaient d'être découvertes dans l'ouest, elle fut prise d'un enthousiasme extravagant et se précipita dans la mer pour voir plus tôt, l'homme qui avait accompli ce grand miracle.

La cour était à Barcelone, Colomb écrivit à Ferdinand et à Isabelle pour demander leurs ordres, et partit aussitôt pour Séville, où peu après, il reçut la lettre royale qui portait pour adresse « A don Christophe Colomb, notre amiral sur la mer océane, vice-roi et gouverneur des îles découvertes dans l'Inde. » Les souverains l'attendaient à Barcelone, il partit sur le champ. Quand il fut près d'y arriver, un cortège nombreux de seigneurs et de peuple vint à sa rencontre. Il y entra en triomphateur et en roi des royaumes à venir; la foule se pressait sur ses pas, contant déjà de fabuleuses histoires ; tous les regards se concentraient sur cet homme providentiel qui, le premier, avait soulevé le voile mystérieux de l'Océan. Ferdinand et Isabelle, assis sous un dais de brocart d'or, le placèrent à leur côté et l'invitèrent à faire le récit de son voyage. Quand il eut fini, émus jusqu'aux larmes, les souverains tombèrent à genoux et entonnèrent le *Te Deum*, hymne de la plus grande victoire qui eut jamais été accordée à un peuple.

Après ce premier voyage, les illusions les plus extraordinaires hantèrent les plus sages esprits. Chacun était persuadé, comme Colomb lui-même, que l'on venait de découvrir une extrémité de l'Asie jusque-là inconnue, une terre d'or, si supérieure en beauté au reste du monde que seul, le paradis terrestre pouvait lui être comparé, si, toutefois, ce n'était ce paradis même.

Colomb était alors au sommet de ce qu'il devait connaître de bonheur dans la vie; il ne devait pas être longtemps sans redescendre vers l'infortune.

Un deuxième voyage fut décidé. Cette fois, on lui donna dix-sept navires, dont trois grands vaisseaux. Dans son équipage entrèrent les

meilleurs pilotes d'Espagne, les marins les plus expérimentés et des ouvriers en tous genres. La noblesse voulut faire partie de l'expédition qui s'éleva à 1,200 hommes; les navires furent remplis de provisions de toute nature; Colomb fut investi du titre et de l'autorité de Capitaine-Général de l'escadre avec des pouvoirs illimités.

Le 25 septembre 1493, ses dix-sept navires sortaient de la baie de Cadix en présence d'un immense concours de spectateurs animés d'autant de confiance et d'espoir que les navigateurs eux-mêmes.

L'Océan fut franchit aussi facilement que la première fois. La flotte découvrit, le 2 novembre, la Guadeloupe, puis croisa au milieu des îles Caraïbes, et bientôt après s'arrêta à Haïti.

Colomb fit voile vers le golfe où il avait construit un fort et laissé quarante compagnons. Il ne vit que le rivage désert, le fort détruit, les canons à demi enfoncés sous ses ruines, et les ossements des Espagnols blanchissant sur le sable. Les naturels qui se montraient au loin, semblaient hésiter à s'approcher comme s'ils eussent été retenus par la crainte de représailles.

Le *Cacique*, plus confiant en son droit et dans la justice de Colomb, s'avança enfin, pleura sur les crimes que, disait-il, les Espagnols avaient commis, opprimant les naturels, enlevant les femmes et les filles et réduisant leurs hôtes en servitude. Après avoir immolé un grand nombre d'indiens, ils avaient été immolés eux-mêmes. Colomb, malgré les réclamations de ses équipages, ne voulut pas tirer vengeance de la mort de ses anciens compagnons et résolut d'aller chercher une autre place pour s'y établir.

Abordant une nouvelle plage, à quelque distance, il y fonda la ville d'Isabelle, envoya des détachements visiter l'intérieur du pays, caressa, attira et assujettit, par des lois sages et douces, les différentes peuplades de ces contrées. Il chercha l'or, moins abondant qu'il ne s'y attendait dans ces régions toujours confondues avec les Indes, et n'y trouva que les richesses d'un sol d'une extrême prodigalité. Il renvoya la plupart de ses vaisseaux en Espagne pour y demander de nouveaux envois d'hommes destinés à peupler les territoires qu'il allait conquérir aux mœurs et à la religion de l'Europe. Mais ces vaisseaux emportaient en même temps tous les mécontents, les déçus, les jaloux qui allèrent semer contre lui les accusations et les calomnies. Il resta seul, souffrant de la goutte, condamné à l'inaction du corps, assiégé déjà par les rivalités, les complots, les débordements honteux de ses équipages. Bientôt rétabli de ces cruelles souffrances, il en profita

pour parcourir l'île, cherchant toujours et en vain les mines d'or de Salomon. Après une longue et pénible exploration des îles de Cuba et de la Jamaïque, il revint mourant à Hispaniola, y retrouvant les mêmes désordres, les mêmes insubordinations et les mêmes vices. Il resta quelque temps insensible et anéanti ; mais lorsqu'il revint de sa longue torpeur, il trouva à son chevet son frère Barthélemy Colomb, arrivant d'Europe, comme s'il avait eu l'inspiration que son frère avait besoin de lui. C'était un homme vigoureux de corps et d'âme, navigateur, soldat et aventurier, d'une audace commandant l'obéissance, et d'une justice qui faisait accepter la discipline Colomb lui remit le commandement pendant les longs mois qu'il fut condamné à l'inaction et au repos.

Cependant les perfidies et les cruautés des Espagnols avaient soulevé les indigènes contre ces étrangers dans lesquels ils avaient d'abord vu des hôtes et des amis. Cette insurrection motiva la vengeance des Espagnols : les Indiens furent réduits en esclavage et envoyés en Europe.

Pendant ce temps les ennemis de l'amiral travaillaient à sa perte à la cour d'Espagne, l'attaquaient auprès des Souverains. Ceux-ci envoyèrent, à Hispaniola, un magistrat investi de pouvoirs secrets qui l'autorisaient à informer contre les crimes du Vice-Roi et à le renvoyer en Europe si ses crimes étaient avérés. Ce juge, nommé Aguado, déclara Colomb coupable et déchu de ses fonctions. Ils revinrent tous deux en Espagne où ils arrivèrent après huit mois de navigation. La calomnie, le reproche accueillirent Colomb à Cadix. L'Espagne qui s'attendait à des prodiges, ne voyait revenir, de la terre de ses rêves, que des aventuriers déçus, des accusateurs et des esclaves nus.

L'accusé accablé par les soucis, les afflictions et les années se rendit à Burgos. Isabelle, qui s'obstinait à croire à ses vertus et à ses services, soutint l'amiral contre les dénigrements, et lui confia d'autres vaisseaux pour aller à de plus vastes découvertes. Elle stipula en faveur des Indiens des conditions d'humanité et de liberté qui devançaient les idées de son siècle. Son instinct de femme proscrivait d'avance ce que la religion et la philosophie ne devaient abolir que quatre siècles plus tard.

Le 30 mai 1498 Colomb se remit en route pour la troisième fois. Il trouva l'île de la Trinité et la doublant il cotoya la véritable terre d'Amérique près de l'embouchure de l'Orénoque. La douceur de l'eau de la mer aurait dû le convaincre que le fleuve, qui se déchargeait dans l'Océan par une si grande masse d'eau, ne pouvait venir que d'un continent. Il ne fit qu'im-

primer un premier pas sur cette plage du monde inconnu ; mais ce seul pas aurait dû suffire pour que ce demi-monde fut baptisé de son nom.

En quittant le continent, l'amiral, dont la vue était tellement affaiblie qu'elle ne lui permettait plus de diriger la marche de ses navires, revint directement à l'île Hispaniola où il avait laissé son frère Barthélemy. Les nouvelles sur la situation de la colonie étaient déplorables. Excès des Espagnols révoltés entre eux, guerre avec les habitants, défiance, haine, maladie, famine, découragement, tel était le résumé du rapport de Barthélemy Colomb. En arrivant à la capitale de l'île, qui est devenue la ville de Saint-Domingue, l'amiral fit une proclamation pour approuver la conduite de son frère, et pour blâmer énergiquement les Espagnols. Les rebelles ne tinrent aucun compte de ce manifeste.

Le 18 octobre, cinq vaisseaux portèrent au roi et à la reine d'Espagne une lettre dans laquelle Colomb exposait ses griefs contre les chefs des désordres qui agitaient l'île Hispaniola. Il ne doutait pas que ses ennemis ne profitassent de son absence pour élever de graves soupçons dans l'esprit de Ferdinand. Il demandait à ce qu'on envoyât un magistrat afin de rendre la justice dans l'île. Au lieu d'un arbitre, on fit partir don Francisco de Bobadilla, officier de marine du roi, muni de lettres patentes qui le nommaient gouverneur et lui donnaient autorité sur l'Amiral même. Les caravelles de Bobadilla entrèrent dans le port de Saint-Domingue le 23 août. Dès son arrivée, sans interroger l'Amiral, sans l'accuser, sans le mettre en mesure de se défendre, il ordonna de l'enchaîner et de le jeter dans une forteresse ; Barthélemy et don Diégo Colomb subirent le même sort. Tous trois furent conduits de leur prison sur une caravelle, chargés de fers, au milieu des cris et des huées de la population : lorsqu'ils furent embarqués, l'officier chargé de les ramener en Espagne, don Alonzo de Villejo, voulut leur ôter leurs fers ; Colomb s'y opposa et les garda pendant toute la traversée. Dans son testament, il ordonna qu'ils fussent placés dans son cercueil.

L'Espagne entière, lorsqu'elle apprit que Colomb revenait enchaîné comme un malfaiteur, jeta un cri d'indignation. Les reproches qu'on lui adressait étaient trop vagues pour justifier un traitement aussi cruel qu'injustifié. Le roi et la reine, informés de ce qui s'était passé et entraînés par l'opinion publique, firent remettre les prisonniers en liberté, et blâmèrent hautement l'indigne conduite de Bobadilla. Ils adressèrent à Colomb une lettre affectueuse lui demandant de revenir à la cour. L'amiral obéit à leur

désir et s'y rendit suivit d'une nombreuse suite. Il ne fut pas réduit à se défendre, l'excès dont il avait été victime le relevant assez à tous les yeux : il était désormais l'offensé et pouvait exiger une réparation. .

L'Amiral resta quelques mois en Espagne, souffrant impatiemment de son long repos. Vasco de Gama venait alors de découvrir la route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance, une noble rivalité travaillait l'âme du navigateur génois. Convaincu de la rotondité de la terre, il croyait arriver aux terres prolongées de l'Est en naviguant à l'Orient. Il sollicita le commandement d'une quatrième expédition et s'embarqua à Cadix, le 19 mai 1502, pour la dernière fois. Il n'avait que quatre caravelles et cent cinquante hommes.

Le temps me manque pour vous décrire ce quatrième voyage, pendant lequel il fut assailli par de terribles tempêtes, par la maladie et par les révoltes de ses équipages.

Dans une longue lettre, datée du 5 juillet 1503 et adressée aux souverains d'Espagne, il en décrit les innombrables et malheureuses péripéties. Le 12 septembre, il part de Saint-Domingue et, à travers une suite de formidables tempêtes, il rentre en Espagne le 7 novembre, se rend à Séville, vaincu de force, mourant de corps, invincible d'esprit, immortel de volonté et d'espérance.

Pendant son absence, la reine Isabelle était morte et Ferdinand lui marchanda l'accomplissement des promesses qu'il lui avait faites. Le possesseur de tant d'îles et de continents n'avait pas un toit pour abriter sa tête.

« Si je veux manger ou dormir, écrit-il à son fils, il faut que je frappe à la porte d'une hôtellerie et souvent je n'ai pas de quoi y payer mon repas et ma nuit. » Tant d'ingratitude remplissait son cœur d'amertume ; ces maux physiques le dévoraient. Il mourut le 29 mai 1506, sans que le roi lui eut fait rendre justice ou lui eut témoigné quelque bienveillance. Ses restes déposés successivement dans le couvent de Saint-François, en 1513 à Séville, en 1536 dans la cathédrale de la ville de Saint-Domingue, furent enfin transférés dans l'île de Cuba.

Le roi Ferdinand n'a pas été seul ingrat envers Colomb ; des écrivains ont voulu rabaisser sa renommée, mais leur voix est couverte par les acclamations du monde entier. « Jamais, dit un illustre voyageur, Humboldt, une découverte, purement matérielle, en étendant l'horizon, n'avait

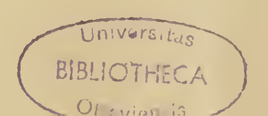
produit un changement moral plus extraordinaire et plus durable. Il fut soulevé, alors, le voile sous lequel pendant des milliers d'années demeurait cachée la moitié du globe terrestre, semblable à cette moitié du globe lunaire, qui restera invisible aux habitants de la terre, tant que l'ordre actuel du système planétaire ne sera pas essentiellement troublé. »

Colomb a servi au progrès de la pensée humaine, de la géographie, du commerce des peuples, de l'art de la navigation, des sciences physiques en général et enfin aux destinées du genre humain, sous le rapport des institutions sociales. Au commencement d'une ère nouvelle, sur la limite incertaine où se confondent le moyen âge et les temps modernes, cette grande figure domine le siècle dont elle a reçu le mouvement et qu'elle vivifie à son tour.

On a beaucoup reproché à Colomb et aux Espagnols les cruautés qu'ils ont exercées sur les indigènes des pays qu'ils découvraient ; mais hélas ! Ne sommes-nous pas des hommes et n'avons-nous pas toutes les passions humaines ? Ne sommes nous pas les fils du sacrificateur qui immolait des prisonniers de guerre ; les fils du cannibale qui se nourrissait de chair humaine ; les fils de l'inquisiteur qui dispersait aux quatre vents les cendres des hérétiques ? A une époque semblable à celle où se fit la conquête de l'Amérique, vouloir cette découverte sans guerre, la guerre sans conquête, la conquête sans violence, la violence sans ruine et sans désolation, c'est vouloir la vie sans la mort. Que ceux, qui, à cette époque, ont conquis par d'autres moyens que ceux employés par les Espagnols leur jettent la première pierre.

Aujourd'hui les temps sont changés, et ces changements nous les devons à la découverte de Colomb. Comme la révolution religieuse a renouvelé les consciences, comme la Renaissance a renouvelé les Arts, l'Amérique a renouvelé la Nature et, avec elle, la Société. La guerre pour la guerre, caractéristique de la féodalité, a fait place à la guerre et à la conquête pour un profit matériel ; un bien relatif. Les croisés se sont changés en explorateurs, et les terres qu'ils découvrent deviennent des terres de progrès, de liberté, de démocratie, d'idées nouvelles. plus facilement réalisables dans une société sans souvenirs, que sur notre vieux continent si travaillé et où chacun de nous porte dans son esprit tout le poids de la loi de l'atavisme.

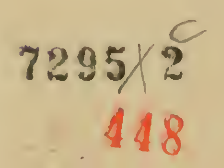
Si maintenant vous voulez, avec moi, tourner vos regards vers cette Amérique découverte il y a 400 ans, nous pourrons nous rendre compte des progrès accomplis et établir des comparaisons. Voyez au Nord, sur

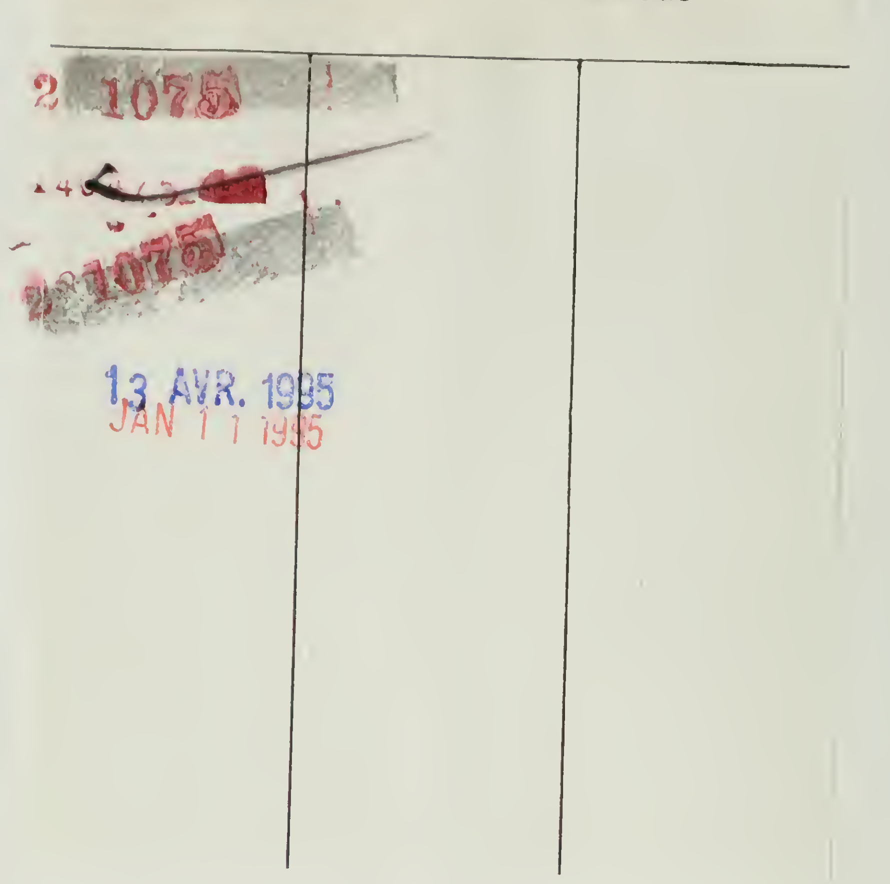


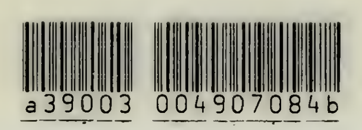
ces grands fleuves, que sillonnaient naguère de rudimentaires pirogues, naviguer des bateaux à vapeur, mus par leurs propres forces, émancipés des vents et portant dans leurs flancs des populations entières et des milliers de tonnes de produits de toute sorte : les paratonnerres dominent les hauts monuments des villes, et de même que la vapeur se rit des vents et des flots, de même cette mince tige de fer brave le feu du ciel. Ici les colossales machines qui métamorphosent la matière ; là les écoles qui métamorphosent l'âme. En politique, les institutions les plus hautes et les formes de gouvernement les plus parfaites donnent aux hommes toute la liberté possible, aussi bien dans la conduite des affaires publiques, que dans la conduite particulière de chaque conscience. En un mot, c'est la démocratie dans la plénitude de sa force et de sa liberté, c'est le gouvernement idéal de l'humanité ; c'est la république. Regardez maintenant à l'autre extrémité de l'Amérique : voyez Buenos-Ayres qui, avec son esprit athénien, anime et illumine pour ainsi dire la Pampa, et porte les idées nouvelles de l'embouchure de la Plata à la Patagonie. Voyez cette république Chilienne avec sa solide structure, lui permettant de subir sans défaillance les assauts de l'insolente dictature et de la terrible anarchie. Voyez le Mexique chaque jour plus ordonné et progressant chaque jour. Voyez ces Universités américaines, élaborant sans cesse des idées nouvelles. Voyez enfin, partout les descendants des rudes conquérants espagnols, exultant la paix universelle et l'amour de l'humanité, et dites-moi si nous n'avons pas raison de glorifier la grande découverte et de la célébrer comme un des plus grands faits de l'humanité, et comme le plus beau fleuron de la couronne d'Espagne. Celle-ci a eu foi dans le génie de Christophe Colomb, et c'est à elle que doit revenir l'honneur du plus grand événement du monde depuis la venue du Christ.

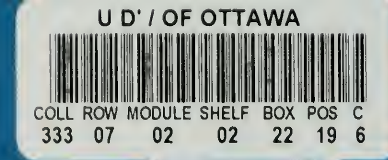
Le comité rouennais du 4e Centenaire a pensé qu'une ville comme Rouen, qui porte haut le drapeau du progrès et dont le cœur bat à toutes les idées grandes et généreuses, ne pouvait pas se désintéresser des fêtes qui se préparent en Espagne pour célébrer avec éclat le 4e Centenaire de la grande découverte, et il m'a fait l'honneur de me charger de vous retracer la vie de l'homme de génie que fut Colomb. Il est persuadé que vous voudrez unir vos voix à celles du monde entier pour envoyer par delà les Pyrénées, l'expression de votre sympathie pour un grand peuple et l'hommage de votre admiration pour un grand homme.

E. Decazes.




2 1075
2 1075
13 AVR. 1995
JAN 1 1 1995


a39003 004907084b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 02 22 19 6